TEMPERATURE

Du 7 avril 1902.

Thermomètre de E. et L. LAMBERT, Opticiens. No 121 rue Carondelet.

	Fahren	Centigrade
7 h. du matin....	68	16
Midi	72	22
3 P. M.....	74	23
6 P. M.....	72	22

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 7 avril —Indications pour la Louisiane— Temps—beau mardi ; vents frais du nord devenant sud sur la côte.

L'EXPOSITION

—DE—

ST-LOUIS.

ET

L'UNION PROGRESSISTE.

On ne saurait assez louer l'esprit d'entreprise et d'initiative qui anime depuis quelque temps la Nouvelle-Orléans. Elle va de l'avant avec une intrépidité que rien n'arrête et qui étonne même ceux qui l'ont vue à l'œuvre dans ses jours les plus glorieux. Il n'est pas de mouvement auquel elle ne veuille prendre une part active, pas de progrès où nous ne la voyions figurer en première ligne. Comment donc ne se trouve-t-elle pas à la tête de la grande entreprise qui a pour but de célébrer l'entrée de la Louisiane dans l'Union Américaine? Jamais aussi belle occasion ne s'était offerte à elle de prendre fièrement la tête de colonne. N'est-ce pas ici même, près de la cathédrale, sur la place devenue depuis le Jackson Square, qu'a été signé solennellement l'acte par lequel l'immense territoire de la Louisiane passait entre les mains de l'Union Américaine?

N'est ce pas ici même qu'eût dû se célébrer le centenaire de cet événement qui a transformé la République Américaine et en a fait une des plus grandes puissance du monde?

Malheureusement, nous avons été surpris par l'initiative hâtive et inattendue de St Louis et, quand la vérité s'est fait jour et que nous avons voulu lutter avec notre rivale, les ressources nous ont manqué.

Nous ne pouvions faire face aux énormes dépenses que devait coûter l'entreprise et que s'imposait aisément et bénévolement une ville beaucoup plus peuplée, beaucoup plus riche que la nôtre. Nous avons dû céder.

Est-ce donc que nous devons renoncer à y figurer? Non certes. Nous sommes forcés d'y prendre une part prépondérante. Le titre seul de l'exposition nous y oblige.

Notre abstention en pareil cas serait un aveu d'impuissance, une honte, un véritable scandale. Nous perdrions en un seul jour le fruit des efforts aussi courageux qu'habiles que nous avons faits depuis quelques années.

Des circonstances que nous ne pouvions ni prévoir, ni éviter, des obstacles contre lesquels nous ne pouvions lutter ont donné la première place à St-Louis; force nous est de la lui céder; mais nous ne pouvons nous laisser distancer par aucune autre, sans déchoir aux yeux des populations de l'Union qui s'apprêtent toutes à faire grande figure dans le centenaire.

Non seulement nous devons avoir à St.Louis une exhibition qui ne soit inférieure à aucune autre, mais il nous faut y envoyer des hommes capables de défendre notre cause, de faire valoir nos produits et les avantages exceptionnels dont nous jouissons. Ne nous faisons aucune illusion sur ce qui doit se passer à St-Louis. Il va s'établir entre toutes les villes de l'Ouest et du Sud, et la Nouvelle Orléans une concurrence terrible d'où nous ne sortirons vainqueurs qu'à force d'initiative, d'activité, de vigilance, d'entregent. Cette course au clocher à laquelle se livrent maintenant les différentes villes de l'Union, n'ont d'autre but pour chacune d'elles, que d'enlever à ses voisines tout ou partie de la clientèle de commerce, de trafic dont elles disposent actuellement. De l'avis de tous les hommes d'affaires qui s'occupent de ces questions, l'Exposition de St-Louis est appelée à exercer une puissante influence sur l'avenir de la vallée du Mississipi, à y opérer de graves déplacements dans les différents centres d'activité. Dieu veuille que tout cela ne s'opère pas à nos dépens.

Nous ne pouvons donc que féliciter l'Union Progessiste de s'être lancée hardiment dans cette affaire, de s'être mise à la tête du mouvement. Elle entre en scène un peu tard. Ce n'est peut-être pas un malheur. Elle pourra profiter des fautes commises jusqu'ici et il s'en est commis de grandes à St-Louis.

On a apporté trop de hâte dans les préparatifs et l'on s'est exposé à des concurrences inattendues qui peuvent avoir de désastreuses conséquences. Il est même déjà question d'un ajournement à 1904. Autant d'occasions dont peut profiter la Nouvelle Orléans. Nous sommes des retardataires, c'est possible, mais il ne faut pas trop dédaigner les ouvriers de la onzième heure; ce sont parfois les privilégiés et les préférés. Il en sera ainsi pour nous à St-Louis si, redoublant d'ardeur dans nos préparatifs, nous savons profiter des expériences d'autrui et éviter ses erreurs.

Fils de Généraux.

Le capitaine d'infanterie coloniale Millot, qui vient de trouver une mort glorieuse dans un récent combat au Soudan, était le fils du général de division Millot qui commanda en chef au Tonkin et mourut en 1887.

Fils de généraux! Ne serait-ce que pour répondre une fois de plus aux ennemis de l'armée, quel livre, quel beau livre on pourrait écrire sur ce sujet! Combien de soldats ont ajouté un éclat de plus à leur nom déjà illustre, comme les Négrier, les Pajol, les Friant, les Duhesme et tant d'autres! Combien, comme le capitaine Millot, ont terminé héroïquement, face à l'ennemi, une carrière à peine commencée et pleine des plus belles espérances!

L'un des plus célèbres parmi ces fils de généraux qui trouvèrent la mort sur les champs de bataille fut le colonel Oudinot, du 2e chasseurs d'Afrique. Le maréchal duc de Reggio avait eu quatre fils; deux devinrent généraux et deux colonels; c'est l'un de ceux-ci qui périt en chargeant à la tête de son régiment, au combat de la Macta. Il n'avait pas trente-six ans.

Sans parler de la guerre contre l'Allemagne, l'histoire des dernières expéditions coloniales nous offre de nombreux exemples de ce genre. Dans les premières années de la conquête du Tonkin, le fils d'un général de division d'infanterie de marine, le tout jeune sous-lieutenant Bossant, fut tué au combat de Bac-Viay où il combattait aux côtés du général Brière de l'Isle dont il était l'officier d'ordonnance.

Il reçut un paquet de mitraille tiré presque à bout portant par les batteries chinoises; c'est à peine s'il eut le temps de faire un pas vers son chef en s'écriant: "Mon général! ma mè....!" Et il tomba mort.

Il y a deux ans à peine, au fameux combat de Kousseri, où Rabah fut définitivement vaincu et perdit la vie, le capitaine de Cointet était tué raide par une balle, au moment où, tout près de lui, son chef, le regretté commandant Lamy, tombait frappé à mort. Le jeune officier était le fils d'un des plus brillants généraux de cavalerie française, le général de division de Cointet, actuellement au cadre de réserve.

Le cas le plus extraordinaire et, à la fois, le plus douloureux est celui du lieutenant d'infanterie de marine Blaise, tué le 22 décembre 1890, à l'assaut de la redoute de Hué Thué, au cours des dures opérations du Yen-Thé. Le général, alors colonel Frey, qui dirigeait ces opérations, a rendu un juste hommage à la mémoire du jeune officier. Sa mort, a-t-il dit, est un de ces remarquables exemples de bravoure et de sacrifice au devoir qui élèvent leurs auteurs au rang des héros.

Le matin du combat, Blaise, d'ordinaire plein d'entrain et de gaieté, avait sur le visage un air de profonde tristesse qui frappa ses camarades. Comme l'un d'eux le questionnait:

—C'est aujourd'hui, répondit-il, l'anniversaire de la mort de mon père, le général Blaise, tué, il y a vingt ans, le 22 décembre 1870, au combat de la Ville-Evrard, sous les murs de Paris.

Et il ajouta:

—Ah! je voudrais bien que cette journée fût finie!

Deux heures plus tard, les sombres pressentiments du jeune officier étaient réalisés. Deux fois, Blaise, à la tête de ses soldats, avait donné l'assaut à la position ennemie. A la troisième tentative, au moment où il abordait le parapet, une balle lui traversa les deux cuisses. Quelques instants après, il mourait, envoyant sa dernière pensée aux êtres chers qu'ils laissait si loin de lui, là-bas, sur la terre aimée de la patrie.

Fils de généraux, fils de braves! Le proverbe a toujours raison: "Bon sang ne saurait mentir."

AUTOUR DU MONDE.

La ville d'Adélaïde, dans l'Australie méridionale, vient de recevoir la visite d'un journaliste allemand qui a déjà couvert à bicyclette la distance de plus de 50,000 kilomètres, dans le voyage qu'il a entrepris autour du monde. Pour gagner un pari de 30,000 francs, il doit accomplir les actes suivants: être en contact personnel avec trois souverains, tuer un animal sauvage dans chaque pays, écrire 100 articles, tirer 1,000 phothographies, faire 100 lectures, et gagner assez d'argent pour vivre et payer ses frais de voyage. Dans chaque ville visitée, il doit obtenir la signature de personnes connues pour certifier son passage.

Cinq ans lui sont accordés pour accomplir ce voyage, dont l'itinéraire affecte la forme du chiffre 8, et qui comprend un parcours total d'environ 100,000 kilomètres.

AU MUSÉE CARNAVALET.

Le musée Carnavalet à Paris, vient de recevoir une pièce fort rare. C'est une ancre marine de grande dimension, trouvée dans la Seine, et qui semble remonter à l'invasion des Normands.

Cette ancre, qui a environ deux mètres de longueur et plus d'un mètre d'écartement aux branches, pèse 175 kilos. Elle est revêtue sur toute sa surface d'une épaisse couche de pierres, sable, fragments d'os, morceaux de fer et autres débris sur lesquels les archéologues et les géologues pourront pâlir longuement, s'ils veulent tenter de retrouver l'époque certaine où cette ancre tomba dans le lit de la Seine.

Il y a d'ailleurs environ une cinquantaine d'années qu'elle a été retirée du fleuve, sur l'emplacement actuel du pont de l'Alma, avant que celui-ci fût construit.

Monnaie du douzième siècle

Un propriétaire d'Ecury-sur-Coole, arrondissement de Châlons-sur Marne, vient de faire une trouvaille qui ne manquera pas de vivement intéresser nos numismates.

Il a mis à découvert, le long de la voie romaine de Châlons à Sens, parmi les côtes éparses provenant d'un squelette humain, des pièces de monnaies en argent de la valeur d'un denier et pesant un peu plus d'un gramme.

Chacune de ces pièces porte, très apparente, la marque d'un peigne qui était la caractéristique des monnaies frappées par Thibaud II, dit "le Grand," comte de Champagne, qui vécut durant la première moitié du douzième siècle.

THEATRES.

GRAND OPERA HOUSE.

"Reaping the Whirlwind" vient d'offrir à la troupe Baldwin-Melville l'occasion d'un grand succès, au Grand Opera House. Le drame, très émouvant, très mouvementé nous raporte à l'époque de la guerre Franco-Prussienne. Les scènes militaires y abondent et nous y assistons à une sorte de duel véritablement saisissant. M. Maurice Freeman y est superbe dans son rôle de jeune premier dramatique et Miss Lucia Moore charmante dans son rôle touchant d'héroïne du drame. M. Sampolis s'est taillé un brillant succès dans un rôle qui lui permet de déployer les rares qualités du comédien. Les rôles de femmes ont été très bien tenus par Miss Lucia Moore et Miss Anna McGregor.

"Reaping the Whirlwind" est une des pièces les mieux montées que nous ayons vues depuis longtemps au Grand Opera House.

Mercredi, représentation de "A Happy Fair" pour le bénéfice de M. Meldon.

Vendredi grande représentation extraordinaire de "The Charity Ball" au bénéfice du fonds des "Daughters of Confederacy".

Nous reviendrons sur ce très intéressant sujet.

ST. CHARLES ORPHEUM.

La réapparition de M. et Mme Nobles avait attiré, hier soir, la foule à l'Orpheum, l'ancienne Académie de Musique. L'auditoire leur a fait fête et ce n'était que justice.

Très-amusante bouffonnerie que la pièce intitulée "Why Walker Reformed". Cette histoire de clubiste rentré au bercail a eu un grand succès.

Succès aussi pour la troupe Barrow-Lancaster, dans "Tactics". On a bruyamment applaudi dans cet acte une délicieuse ingénue, Miss Agnès Carleton.

Pour les amateurs de musique, la principale attraction c'était l'audition de Miss Suzie Fischer, qui est douée d'une voix d'une étonnante profondeur et que l'on a surnommé "The Lady Baritone".

Puis sont venus se faire applaudir les uns après les autres des comédiens, des chanteurs, des danseurs, des imitateurs, Miss Vera King, par exemple, et les frères Wilten qui sont à voir et à entendre. Tel qu'il est composé, cette semaine, le programme de l'Orpheum fera salle comble matin et soir.

THEATRE CRESCENT.

Jos Murphy.

Foule énorme, succès plus énorme encore—voilà en deux mots le compte rendu de "Kerry Gow" telle que Jos Murphy vient de nous interpréter cette pièce.

Impossible de déployer plus de naturel et d'entrain que J. Murphy. Il a incarné en lui l'esprit irlandais et l'humour irlandais. Il y a des passages où il laisse bien loin derrière lui les acteurs les plus renommés du répertoire classique. Murphy, c'est le type de l'Irlandais intelligent, comme "Kerry Gow" est le type de l'artiste, tel qu'il est compris par cette race, une des mieux douées qu'il y ait sur le globe.

Nous ne pouvons que répéter ce que tous les amateurs et les connaisseurs disent de lui. Allez voir J. Murphy, il est véritablement incomparable.

Ce qui fait surtout sa force, c'est qu'il ne cherche pas à forcer son talent. Il est aujourd'hui ce qu'il a toujours été, avec cette seule différence que, avec le temps et l'expérience, il s'est merveilleusement perfectionné.

Allez voir J. Murphy dans "Kerry Gow", cela vous donnera l'envie irrésistible de le revoir dans "Shaun Rhue," qui passe jeudi, toujours au Crescent.

MOTS POUR RIRE

Berlureau a perdu récemment un de ces amis:

—Ce qui est curieux, dit-il, c'est que je ne puis jamais me rappeler si ce pauvre ami est mort d'une maladie de foie à Pau ou d'une maladie de peau à Foix.

Au cercle des Philhellènes:

Le banquier passe deux fois au baccarat, abattant alternativement huit et neuf.

—En voilà une veine, s'écria un ponte décavé jusqu'à l'os.

—C'est pas une veine, murmure son voision, c'est une artère....

—Carotide, alors?....

Deux artistes montmartrois échangent leurs idées sur la difficulté de "vendre".

—Le riche amateur est d'un rare! gémit le sculpteur.

—Aussi quand il m'en vient un, réplique l'autre, je lui demande une avance immédiate. L'arrhe pour l'art.

Un nègre tué à Florence.

Presse Associée—

Nashville, Tennessee, 7 avril—Une dépêche spéciale de Florence au "Banner" annonce qu'un nègre nu nom de Simon Simpson a été tué en conséquence de la tragédie d'hier à Tuscumbia.

Simpson, entré dans une boucherie, proférait des imprécations contre ceux qui ont tué Reynolds à Tuscumbia. Un blanc nommé Walker lui ordonna de sortir, mais le nègre refusa et, s'avançant sur le blanc, le frappa sur la tête avec une lourde planche.

Alors Walker coupa les jarrets et le pouce droit du nègre avec un couteau de boucher, puis alla se constituer prisonnier. Le nègre a perdu tout son sang et a expiré.

Anniversaire de Shiloh.

Décoration des Tombes Confédérées.

C'est avec un sentiment indicible de tristesse et de joie, tout à la fois, que les Vétérans de la Confédération sont allés dimanche, semer des fleurs sur les tombes de leurs camarades morts en combattant.

Toute la journée, il y a eu des services, des cérémonies solennelles dans nos cimetières.

Le temps était superbe, aussi la foule était-elle immense dans nos cités de la mort.

La procession, qui s'était formée devant le "Confederate Memorial Hall", s'est dirigée vers le monument de Lee et, de là, s'est portée vers les cimetières.

A l'intersection du monument et de la rue St Charles se trouvait Miss Mary Curtis Lee qui, installée dans une voiture, a pu passer en revue la foule des vétérans qui se dirigeaient vers les cimetières, d'avance décorés de fleurs.

Le général Léon Jastremski, entouré d'un brillant état-major, marchait en tête de la Division de la Louisiane, ayant à ses côtés l'adjudant A. B. Booth et suivi d'une foule énorme de vétérans qui ont pris part à cette terrible et glorieuse guerre. Venaient ensuite l'artillerie de Washington, les réserves navales, les marins installés aux Casernes Jackson; un détachement du premier régiment d'infanterie, un détachement de cavalerie, une compagnie de l'académie de St-Siméon.

Voici les noms des officiers qui composaient l'état-major du général Jastremski.

Général Eshelman, général J. Glynn, général Lombard, général Chalaron, l'adjudant général Booth, le colonel O. A. Bouilliion, le major T. C. Will, le major G. P. Harris, le colonel W. W. Leake, le Révérend G. Bakewell et une foule d'aures officiers supérieurs.

Après les réserves navales, marchaient l'artillerie de Washington, les vétérans de l'armée de la Virginie du Nord, ceux de l'armée du Tennessee, ceux du Camp Henry St Paul.

Le cortège a suivi la rue Julie, la rue du Camp et a pris les chars au coin des rues Canal et Bassin et s'est dirigé rapidement vers le cimetière Greenwood.

Arrivées à la Métairie, les troupes descendues des chars se sont réformés dans le même ordre qu'auparavant et ont visité d'abord le monumemt du Nord de la Virginie, où les Gardes Continentaux qui y stationnaient ont tiré une salve.

A l'arrivée à la tombe des Continentaux, il y a eu une nouvelle salve; les mêmes manœuvres ont eu lieu à la tombe de l'Artillerie de Washington.

A chaque monument on remarquait un grand nombre de dames déposant des fleurs sur les tombes.

Citons, en passant Mmes J. H. De Grange, D. A. S. Vaught, W. Kearny, Geo. Denègre, A. et R. Lobrano, Ch. Harris, J. B. Richardson, Dudley Coleman, Kursheedt, A. Leefe, Ch. Harris, R. Kelly, etc.

Le cortège après s'être arrêté au monument du Rév. Markham, s'est rendu à celui de l'armée du Tenessee où se dresse la statue équestre du général Albert Sydney Johnston.

Là se sont arrêtées les cérémonies militaires de ce côté: mais elles ont été reprises au Cimetière Greenwood.

Les enfants des écoles ont pris une grande part aux exercices devant le Soldiers' Home. Nous y avons remarqué bon nombre de nos institutions les plus renommées.

Un comité des soldats de l'Union a présenté une magnifique guirlande de fleurs qui a été reçue par Mme Behan, présidente de l'Association des Dames du Mémorial Confédéré.

Sur la plateforme de granit se tenait un groupe nombreux de dames qui entouraient Miss M. Curtis Lee. C'est là que devait se prononcer le discours de circonstance. A l'heure indiquée le Rév. Gordon Bakewell a fait la prière: puis le général Jastremski a présenté à l'assemblée le colonel Jonas, l'orateur du jour. On sait de quelle éloquence il est doué. Il a tenu longtemps son brillant auditoire sous le charme de sa parole. Il a retracé en termes chaleureux tous les faits qui se sont succédé si rapidement durant cette glorieuse époque, et dont il a été témoin, auxquels il a pris une noble part et il a terminé en s'écriant: Nous laissons à la postérité le soin de juger nos actes durant cette période troublée.

A la tombe du Père Turgis.

Personne parmi nous n'ignore que à l'anniversaire de la célèbre et sanglante bataille de Shiloh est éternellement associée dans tous les cœurs créoles la mémoire sacrée du Rev. Père Turgis, le véritable héros de cette glorieuse journée.

Aussi dimanche dernier, comme à l'ordinaire, plus qu'à l'ordinaire même, parce que les cérémonies avaient lieu un jour de repos, la foule des Néo-Orléanais s'était-elle portée au Cimetière St. Louis, avenue de l'Esplanade, où reposent les restes du soldat-patriote.

On sait également que Mme Joseph Hincks, à laquelle se sont associées un grand nombre de nobles dames, a obtenu le privilège d'un service spécial en l'honneur du prêtre vénéré. Aussi la foule était-elle énorme devant la tombe du prêtre-héros.

Cette tombe était admirablement ornée; elle était littéralement ensevelie sous les lys, les roses, les immortelles qui encombraient le terrain.

Parmi les dames qui font partie de l'association du mémorial confédéré, nous avons remarqué, avec Mme J. Hincks, Mmes Joh Glynn, Geo. Dunbar, John Douglas.

Le comité de l'Armée du Tennessee était représenté par MM. Paul Waterman, H. Flotte, Peter Elizardi, James Brandin, R. H. Snow, Jos Hincks, L. Cucullu, Nich. Krentz, L. L. Himel, Sh. Harris.

Les Fils des Vétérans Confédérés avaient pour représentants: MM. R. Barrousse, A. Chalaron, H. Frémaux, F. Laudumiey, E. Miltenberger, L. Vinet, Gén. Chalaron et Gen. Lombard.

Parmi les dames qui avaient envoyé des fleurs, nous citerons Mmes Hinks, Ernest Miltenberger, A. Wogan, G. Glynn, Miss Ludlow Puig, Mmes Geo. Dunbar, Eug. Points, L. Boisdoré, T. Raimondi, J. L. Percy, Ch. Massicot, M. Abadie, Mme Génl. Glynn, May Abadie, Céleste Brulard, Fr. Weber, O. Seixnaydre, Ad. Webb et M. Reinecke.

Il était 2 heures de l'après-midi quand est arrivé, accompagné du Très Rév. Subileau, de St-Augustin, le Rév. Père Canard qui était chargé de prononcer en français l'éloge du Père Turgis. Il l'a fait avec une rare éloquence et une justesse d'idées qui prouve qu'il a fait une étude profonde du caractère du prêtre dont il parlait.

C'était un Français, a-t-il dit, à la fois prêtre et soldat. Jamais guerrier n'a montré un tel dévouement au drapeau sous lequel il servait Dieu tout en servant le pays. Avant de venir en Amérique, le Père Turgis avait déjà été un soldat zélé du Christ durant la guerre de Crimée.

Doué d'un tempérament héroïque, il lui fallait les fortes émotions des combats pour la foi ou pour la patrie. Aussi, quand arrivé en Amérique, il vit se déclarer la guerre entre le Nord et le Sud, se jeta-t-il bravement dans la lutte pour soutenir la bonne cause, celle du droit et de la religion dont il était l'apôtre. Dans les luttes où il prit part, la croix à la main, il s'était voué au soulagement des blessés et au salut de leurs âmes, sans distinction de croyances. Sur sa tombe, ses plus fervents admirateurs n'ont trouvé rien de mieux à placer que ces simples mots: "Père Turgis."

L'inscription était juste. Car il était véritablement le soutien, le père de tous, du pauvre plus encore peut-être que du riche.

Sur les champs de bataille, il s'oubliait lui-même pour ne songer qu'à adoucir les souffrances de ceux qu'il s'était donné la mission de soutenir. Et, quand on le priait de ne pas hasarder sa vie au plus fort de la mêlée, il répondait en souriant: Je ne crains rien. Dieu et la Sainte Vierge me protégeront.

C'est ainsi qu'il s'était rendu si cher à tous et qu'il avait fait de son humble chapelle mortuaire de la rue des Remparts un objet de vénération. Jamais on n'a poussé plus loin l'esprit de charité.

Il vivait de privations pour pouvoir soulager les infortunes qu'il rencontrait sur sa route. On le vit un jour sortir de chez lui, l'habit boutonné jusqu'au menton, il avait donné sa dernière chemise à un malheureux qui souffrait du froid: aussi est-il mort pauvre; il n'était riche que des prières que les malheureux envoyaient au ciel pour lui. Il n'a pas besoin de nos prières; mais ne cessons pas de prier pour lui.

Nos supplications retomberont sur nous en pluie de bénédictions. Tant qu'il battra parmi nous un cœur créole, un cœur français, le

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 33 Commencé le 1er mars 1902

LA GRIFFE D'OR.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Georges Maldague.

DEUXIME PARTIE

LA PREVENUE.

I

Suite.

—Comme sa mère, paraît-il, qui était morte toute jeune.... Une famille qui n'a pas eu de chance.

—Non.

—J'ai joué avec elle, Rosina.. Je n'avais guère que deux ans de plus....Gamins, on se battait déjà pour ses beaux yeux, et toute jeune elle fit son choix..... Une fille sage du reste, qui aurait su se défendre.

"C'est ce qui m'a toujours fait croire que, après la mort de son fiancé, alors que depuis deux ans déjà, son père et son frère fuyaient devant les gendarmes, elle s'était éprise de quelqu'un ....et qu'elle l'avait eu pour amant.

—Pourtant, tu viens de le répéter, c'était une fille sage.

—Elle ne pouvait l'être toute sa vie.....Mais elle se fût fait tuer, plutôt que de céder à qui n'eût pas été aimé d'elle.

—Enfin, la pauvre fille, on ne sait pas ce qu'elle est devenue?

—Vous vous souvenez de ce qu'on nous a dit d'elle, quand nous nous sommes arrêtés devant l'ancienne maison des Santos?

—Oui....disparus, elle et son enfant, sans que jamais on en ait eu des nouvelles.

"Il y a loin de cela, mon pauvre Bastien.

—Oui, monsieur, il y a loin!

Le maître se tut, le valet aussi.

La flamme claire et joyeuse, dansait, répandant sa gaieté, en même temps que sa chaleur par la pièce longtemps close, et chassant l'espèce d'odeur d'humidité, que le courant d'air établi par le domestique dès son arrivée, n'avait pas absolument enlevé.

Dans le cerveau de l'un, se fixait cette pensée, évoquant l'image lointaine, de la belle fille brune, dont "nul n'entendait plus parler" et qui ne confiait à personne, le nom du larron d'honneur, ou de l'amant choisi, le père de son petit.

Puis le souvenir s'enfuit, de l'idylle rompue d'un seul coup.

Le rémords, atténué du reste par cette longue ignorance de la naissance d'un enfant qui était son fils, s'effaça chez M. Vallurier.

La réalité le reprit, l'épouvantable réalité!

Et, avec Bastien, il causa une partie de la nuit de cette effroyable chose, que les journaux appelaient "l'affaire Vallurier."

Le lendemain,—ou plutôt le jour même—vers dix heures et demie de la matinée, l'ancien procureur général, entrait chez Me Terrenas, et demeurait en tête-à-tête avec l'avocat, une heure au moins, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée du docteur Saussaye, qui voulait être là, au moment de l'entrevue, du père et du fils.

Il trouva ce dernier relativement bien, et lui annonça la visite dont il reçut la nouvelle, avec une certaine émotion.

—Il se réveille, pensait le médecin, c'est bien.

—Va-t-il venir de suite? demanda Jacques.

—Si vous voulez.

—Mais oui, je le veux....Où est-il:

—Ici.

—Alors, vite....qu'il entre.

Assis sur sa couche, les yeux attachés à la porte, il n'attendit qu'une minute.

Son père parut, pâle, vieilli, douloureux.

Il marcha vers le lit.

Et des deux bras, ces deux hommes s'étreignirent.

Ils s'embrassèrent, ils pleurèrent, sans un mot.

Quand son fils retomba sur ses oreillers, le père chercha un siège au pied du lit, pour y demeurer abîmé prostré.

Mais cette émotion, comme le pensait son médecin, avait apporté au premier un dérivatif plutôt favorable.

Il allait se reprendre à vivre

Il prononça cette phrase:

—Et mes petites....mes chéries?

—Elles vont très bien, répondit Saussaye.

—Où sont-elles?

—Chez moi....Ma femme les soigne.

Il allait ajouta:

—Comme une mère.

Jacques se redressa.

Il devinait l'hésitation.

Le sang soudain au visage, les mains tendues vers les deux hommes:

—Ce n'est pas possible!....Ce n'est pas possible! n'est-ce pas?

Et ni l'un ni l'autre ne répondant:

—Dites que vous pensez comme moi..... que ce n'est pas "elle"..... Je préférerais mourir que de la savoir coupable!

—Alors, fit le père, avec une énergie ne laissant pas de doute sur son sentiment, vis!.... Elle ne l'est pas!

Le médecin les regarda tour à tour.

Leur conviction était si forte qu'il sentait le doute, l'implacable doute le tenaillant, même quand il se répétait aussi: "Ce n'est pas possible", s'amoindrir.

Jacques reprenait:

—Non.... Je connais Eve autant que je me connais.... un changement chez elle, n'eût pu m'échapper.... comme un changement chez moi, ne lui eût pas échappé.... il y a là dedans quelque chose.... quelque chose de terrible et d'infâme....

"L'a-t on remise en liberté?"

Saussaye secona la tête négativement.

—Elle est en prison?

—Encore au Dépôt.

—Mais c'est odieux. Je veux dire au juge qu'elle est innocente!

—Mon cher ami, du calme.... Vous me feriez regretter d'avoir consenti que votre père vous vit. Je ne vous permets pas encore de vous lever.... Mais dès à présent, moi et le docteur Brossat nous pouvons autoriser votre interrogatoire. Le juge d'instruction, se transportera ici, au premier jour.....

—Quand il m'aura entendu, elle sera en liberté!

—Espérons-le.

—Vous dites cela sans conviction, Saussaye.

—Mais si! mais si! fit M. Vallurier, le docteur a la même conviction que nous.

—Non, il ne l'a pas.... et au fond.... au fond.... moi non plus je ne l'ai pas!

—Allons, mon enfant, mon fils!

Jacques se rejetait encore sur ses oreillers.

Une crise convulsive de sanglots le secoua, au cours de laquelle on ne distingua à plusieurs reprises que ces mots:

—Poste restante.... qu'allait-elle faire, poste restante?

Le doute, l'implacable et terrible doute, chez lui aussi revenait.

C'était fatal.

Et tandis que le père bouleversé s'inquiétait, suppliait, le médecin attendait avec confiance la fin de cette agitation.

La tranquillité revint peu à peu, avec une certaine énergie morale faisant présager un retour peut-être plus prompt qu'on ne le croyait, à un courage qui ne faillirait plus.

La douleur frappait ses coups dans cette âme, sans jeter dans le cerveau le désarroi qui affole.

Le moment reviendrait où la souffrance, intime, ne se révélerait même plus sur le visage de pierre.

Le docteur Saussaye connaissait bien le docteur Vallurier.

L'homme était énergique, le père adorait ses enfants.

Pour les frêles créatures qui s'appelaient Eve et Rose, le père vaincrait le désespoir de l'époux.

Jacques, comme pour donner raison au pressentiment de son ami, prononça de nouveau:

—Mes petites.... mes chéries.

—C'est pour elles qu'il faut surmonter la situation, fit l'ancien magistrat..... Tu veux, n'est il pas vrai, tirer ta femme d'affaire.

—Même coupable! prononça Saussaye, qui à dessein, pour mieux assurer le triomphe de l'épreuve, touchait de nouveau la blessure.

Son ami le considéra, les prunelles élargies.

Puis, soudain avec force, mais presque sans agitation:

—Certes oui, même coupable .... Car alors elle ne pourrait être, que folle.... et je la plaindrais!

—Vous avez raison, c'est qu'elle serait folle.... Vous resteriez devant une malade.... Plaçons-nous donc à ce point de vue.... Plaçons-nous y d'autant plus, que nous ne risquerons pas ainsi d'avoir de déception.

—Mais plaçons-nous également, intervint le vieillard, au point de vue d'une machination,